Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 15 (1882)

Artikel: Une nouvelle édition des pensées de Pascal

Autor: Astié, J.-F.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379303

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UNE

NOUVELLE ÉDITION DES PENSÉES DE PASCAL

Nous pensons intéresser nos lecteurs en leur communiquant les pages suivantes qui sont destinées à servir d'avant-propos à la seconde édition des *Pensées de Pascal*, par J.-F. Astié.

Notre première édition des *Pensées* a eu l'honneur inattendu d'ouvrir à nouveau, au sujet de Pascal, un débat qu'on pouvait croire depuis longtemps fermé : Reste-t-il encore quelque chose de l'apologétique de Pascal? aurait-elle définitivement vieilli et le christianisme avec elle? Des circonstances tout à fait indépendantes de ma volonté m'obligent, au dernier moment, à ajourner le projet longtemps caressé d'aborder ces questions à l'occasion de la présente publication [1]. Aujourd'hui il faut se borner à faire précéder la première préface d'un simple avant-propos, indispensable pour caractériser cette seconde édition et pour en montrer les rapports avec la première.

Il n'y a pas entre les deux de différence essentielle, du moins pour le fond. L'expérience n'a fait que confirmer notre conviction sur le mérite du plan adopté pour notre édition que Sainte-Beuve a appelée *systématique*. Nous acceptons le terme, bien qu'il soit accompagné d'un léger blâme sous la plume du célèbre critique. Pascal aurait été systématique apparemment et nous ne comprenons pas pourquoi, dans son école, on se défendrait de l'être. Le moment est venu, au contraire, de systé-

[1] Ces dernières controverses ont été résumées par Sainte-Beuve, dans son *Port-Royal*, vol. III., pag. 614 de l'*appendice*, 3e édition.

matiser toujours mieux la conception que Pascal se fait du christianisme, en la dégageant soigneusement des éléments étrangers qu'il a dû nécessairement emprunter à la tradition. On constatera alors que le plus illustre des jansénistes est encore aujourd'hui le plus actuel, le plus avancé, le plus hardi des novateurs, parce qu'il fut avant tout un grand chrétien. Au fait, nous n'avions pas trop mal auguré dans notre préface en déclarant le christianisme et l'apologétique de Pascal solidaires. « L'argumentation de Pascal n'aura fléchi, disions-nous, que le jour où l'humanité, dépouillée de tout reste de sentiment du péché, aura, en s'arrachant la conscience, renoncé à l'organe qui seul lui permet d'apercevoir la vérité morale et religieuse. Mais ce jour-là les *Pensées* et le christianisme n'auraient pas seuls vieilli : l'idéal, la poésie, la moralité auraient également fait leur temps, et il est permis de croire que l'humanité n'aurait plus à compter de longs jours. » Les hommes qui nous ont signifié que l'apologétique de Pascal a vieilli, « vieilli tout entière, méthode et argument, » n'ont pas tardé à porter une sentence de tout point identique contre le christianisme lui-même. — L'importance toujours croissante que les problèmes religieux ne cessent de prendre depuis un quart de siècle ne confirme pas précisément cet arrêt singulièrement dogmatique, surtout sous la plume d'un critique distingué qui ne laisse échapper aucune occasion de répéter que tout dans ce monde est relatif. Il y a plus encore. Les hommes qui ont cru devoir s'alléger du vieux bagage chrétien pour travailler au triomphe de toutes les libertés et marcher à la conquête de tous les progrès, ne semblent pas bien sûrs de pouvoir mener la campagne à bonne fin. Dans leurs jours d'humeur, ne leur échappe-t-il pas de dire que nous marchons, à grands pas, à la rencontre d'une civilisation dans le genre de celle de la Chine ? Le pessimisme, aujourd'hui à la mode, qui voudrait acclimater en Occident le bouddhisme, sauf l'ascétisme, n'est évidemment qu'une réminiscence d'enfants rancuniers, ne sachant pas prendre leur parti de la perte de cet idéal que leur avaient fait entrevoir père et mère. Tout cela ne peut manquer de changer avant

peu : ayant suffisamment perdu de vue les espérances chrétiennes pour ne plus leur conserver rancune, nos savants pousseront résolument jusqu'à l'extrême Orient, pays de la lumière : ils deviendront Chinois pour tout de bon et sans jérémiades, à moins que quelque chose ne pleure et ne saigne encore à leur insu, dans le cœur même de ceux qui se piquent d'être les plus résolus.

Quant à nous, nous osons répéter ce que nous disions il y a bientôt vingt-cinq ans : « Fort heureusement, le christianisme ne nous permet pas d'être pessimiste à ce point-là. Un tel état d'atonie morale deviendrait difficilement universel et permanent; sans doute plusieurs individus paraissent condamnés à aller se briser contre les récifs du matérialisme qui pointe de tous côtés dans notre monde moderne ; mais, pour ce qui concerne la société elle-même, ce n'est pas impunément que la bonne nouvelle a retenti dans son sein. » Le siècle ne finira probablement pas sans qu'on sache un peu mieux à quoi s'en tenir à cet égard. En attendant, les *Pensées* conservent une actualité saisissante pour tous les hommes qui ne sont pas pleinement convaincus que l'importation des idées morales et religieuses de la Chine et de l'Inde soit l'expédient le plus heureux pour assurer l'avenir des institutions libérales dans le pays de Pascal. Comme symptôme des plus réjouissants signalons l'avènement d'une philosophie large et spiritualiste, profonde et savante, qui s'accuse toujours plus fortement chez nous. Chacun sait que MM. Renouvier, Pillon et leur école voient dans la certitude, comme Pascal, un fait d'ordre essentiellement moral.

L'obligation de se tenir étroitement collés à Pascal est surtout pressante pour les esprits religieux qui se comprennent eux-mêmes, quand ils déclarent vouloir demeurer chrétiens et hommes de leur siècle. Elle est terminée l'œuvre entreprise au sujet des documents sacrés par la critique moderne; à quiconque sait discerner les signes des temps le résultat doit donner la même leçon qui fut infligée aux premiers chrétiens par le fait capital, décisif de la ruine de Jérusalem. Chacun est mis en demeure de décider s'il veut tenir encore par quelque

bout au judéo-christianisme ou s'il a le courage de devenir sans réserve un chrétien à la fois ancien et nouveau, un spiritualiste de l'école de Jésus-Christ. La foi qui reste doit être consacrée, non pas à exploiter comme un épouvantail le mauvais renom de cette critique, si souvent maudite, mais à envisager virilement les nouvelles conditions d'existence et de pensée qui nous sont imposées par les résultats déjà acquis et qui parlent assez haut. Soit qu'elle travaille sans bruit et sans être aperçue, comme les termites, soit que, sauvage et déchaînée, elle se rue contre les remparts factices d'une Sion désertée et sans avenir, pour faire voler en éclats, à chaque coup de boutoir, un pan du mur déjà branlant, la critique poursuit une œuvre salutaire, indispensable, éminemment chrétienne. La critique, qui généralement parlant n'est autre chose que le bon sens appliqué aux choses de la pensée, se présente dans le cas spécial comme la raison chrétienne occupée à secouer le joug d'un monde de préjugés, de traditions trop souvent sans valeur et sans portée. Quant aux hommes qui estiment que le plus pressant est de rassurer le petit troupeau, de le raffermir dans ses antipathies et ses préjugés en lui servant des idylles antiques au plus fort de notre terrible tragédie, ils rappellent les émules de cet aimable M. de Florian qui, au plus fort de la tourmente révolutionnaire, trouvaient le calme d'esprit suffisant pour composer et pour entendre de touchantes pastorales. Le théologien sérieux a devant lui une tâche moins agréable, moins aisée que celle de bercer des ignorants ahuris en leur garantissant qu'ils se font illusion quand ils sentent les semelles de leurs souliers flamber déjà au contact des laves s'échappant du volcan qui gronde sous leurs pas et qu'ils voient clair lorsque la pluie de cendres ne leur permet déjà plus de rien distinguer à deux pas devant eux. Vrai soldat de fortune, éclaireur abandonné et répudié par les sages, il doit, en face de la lave qui serpente et bouillonne, incendiant tout ce qui se rencontre sur son passage, indiquer d'une main sûre le seul roc ferme sur lequel on puisse trouver un asile et bâtir à nouveau. Ne l'oublions jamais, nul ne croit au christianisme que dans la mesure où il en vit et

le pratique. La piété saine, authentique, est avant tout un fait psychologique, un fait d'expérience morale et religieuse. Bien loin de perdre son temps, comme un piétiste plus ou moins fervent, à redonner une vie factice aux expériences du passé qui ne disent plus rien au cœur et à la conscience, il faut ceindre ses reins comme un vaillant homme, se lancer hardiment dans la mêlée, en vivant soi-même de sa propre vie. Ne redoutons pas cette critique perverse comme un ennemi perfide et envahissant qui en veut à la foi. Le vrai chrétien spirituel connaît les dangers de la superstition et du fanatisme, mousse et gui parasites, entretenus par les préjugés, la passion, l'ignorance et la peur. Qu'il considère donc la critique, croyante ou non croyante, — car où en serions-nous si nous n'avions jamais eu que la critique des dévots ! — comme un auxiliaire précieux, indispensable pour quiconque veut obéir au précepte de l'apôtre nous recommandant d'ajouter à la foi la science. Importune pour les défenseurs de la routine et du statu quo, la critique exagérée ne mordra sur la vraie foi que pour l'épurer, opération indispensable qui doit aller se reproduisant sans cesse, si on ne veut pas que la piété sente bientôt le rance, à éloigner quiconque aspire encore au titre d'homme cultivé, raisonnable. La triste condition où Rome en est arrivée, en bravant à plaisir les avertissements de la critique, annonce aux protestants le sort qui les attend s'ils n'osent regarder les difficultés en face et travailler à les résoudre : ils seront condamnés au même isolement dans notre société moderne, avec le nombre en moins pour se consoler et une grossière inconséquence en plus. Puisse une pareille perspective, s'il en est temps encore, réveiller de salutaires remords !

Mais voilà que nous avons glissé dans la préface, alors que notre ambition se bornait à faire un modeste avant-propos ! C'en est assez pour convaincre le lecteur, qui aurait pu en douter, que c'est bien malgré nous qu'il a fallu renoncer à entreprendre une nouvelle étude sur l'apologétique des *Pensées*.

Nous espérons toutefois ne pas faire un nouvel écart en ajoutant une autre remarque.

L'édition de M. Molinier[1], si savante et si précieuse, bien qu'elle soit ordonnée d'après un plan tout autre, vient confirmer admirablement celui que nous avons adopté. En effet, le savant philologue, privé de fil conducteur, s'égare un peu dans le labyrinthe des manuscrits de Pascal. Demeurant trop exclusivement érudit, il ne sait que faire des pensées que nous estimons, nous, constituer le centre de gravité, le cœur même de l'ouvrage. Et alors, de guerre lasse, faute d'avoir su leur trouver ailleurs une place organique, il les range, ces pensées qui constituent la moelle la plus succulente de l'ouvrage, dans un chapitre à part, sous la rubrique de *Pensées diverses*. « Sous ce titre, dit M. Molinier, nous réunissons un petit nombre de pensées qu'il nous a été impossible, malgré tous nos efforts, de faire rentrer dans les chapitres précédents. La plupart sont purement philosophiques. » Les familiers de Pascal seront assez étonnés de rencontrer dans cette catégorie le fameux passage sur la différence entre l'*esprit de géométrie* et l'*esprit de finesse*, que nous avons donné dans les prolégomènes de notre introduction, innovation que le regretté M. L. Vulliemin présenta comme le trait le plus heureux et le plus caractéristique de notre édition. Il est d'autres pierres précieuses que M. Molinier relègue parmi ces déclassées. Ainsi les pensées qui présentent la volonté comme un des organes de la créance, celles qui établissent la différence entre la raison et le sentiment, quand il s'agit de croire, enfin les idées suivantes : « C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison.... C'est le consentement de vous à vous-même et la voix constante de votre raison, et non des autres, qui vous doit faire croire. » Mais c'est là tout Pascal ! Ces fragments-là constituent le fond, le tissu même des *Pensées !* Sans ce souffle nouveau, Pascal serait perdu dans la foule obscure des apologètes dont personne ne parle plus : grâce à ces fragments il

[1] Voir un article sur cette édition dans la *Revue de théologie et de philosophie* de novembre 1879.

demeure l'apologète de l'avenir, à bien des égards, l'apologète définitif. On voit que cette question du plan des *Pensées* est loin d'être indifférente. Le diamant a beau être de la plus belle eau, encore faut-il le monter de façon à ce qu'il jette tous ses feux.

A d'autres égards encore, M. Molinier confirme, sinon notre plan, du moins quelques-unes des considérations qui nous l'ont fait adopter. Comme nous, il voit dans tout le chapitre sur les miracles, sur la preuve par les miracles, un vrai hors-d'œuvre, n'appartenant pas même au livre des *Pensées*. « La plupart des pensées, dit-il, qui composent ce chapitre[1] et le suivant, ne font plus réellement partie de l'ouvrage projeté par Pascal. Ce sont des notes souvent obscures et très incomplètes, prises par lui pour justifier le miracle de la sainte épine, nié et discuté par les ennemis de Port-royal, et pour répondre aux critiques des *Lettres à un provincial*. »

Il est également trois autres chapitres des *Pensées* qui, à nos yeux passent pour n'avoir qu'une valeur très secondaire et fort problématique. Ce sont ceux sur le *peuple juif*, les *figuratifs*, les *prophéties*. M. Molinier a établi de la façon la plus satisfaisante que ces fragments si faibles ne relèvent pas, à proprement parler, de Pascal. Ils n'ont pas jailli, ces fragments, du fond de son expérience chrétienne, ils ne se sont pas dégagés directement, comme des éclairs, des chocs de sa conscience chrétienne, déchirée par les orages de la pensée. Ces blocs erratiques et hétéroclites constituent le tribut que l'immortel novateur a payé, à son insu, à la science suspecte du moyen âge et à l'exégèse la plus fantastique, la plus risquée, qui n'est pas encore entièrement passée de mode dans toutes les chaires des facultés de théologie protestante. Le pressentiment des admirateurs de Pascal, qui avaient toujours été embarrassés en face de ces chapitres, se trouve pleinement justifié. Nous avons là des échos d'un livre bizarre du moyen âge que Pascal cite presque aussi souvent que Montaigne. Il s'agit du *Pugio fidei*, œuvre d'un dominicain obscur, Raimond Martin, né dans un village de Catalogne dans la première

[1] Il s'agit de celui sur *les jésuites et les jansénistes*.

moitié du XIIIe siècle. Ce n'était pas le coup d'essai d'un théologien inconnu. Son premier ouvrage s'appelait *Capistrum*, le Bâillon, dont il entendait museler les juifs. L'ouvrage était écrit en latin. Voyant que les juifs n'en tenaient aucun compte, Raimond Martin écrivit le *Pugio fidei*, le Poignard de la foi, dont il voulait transpercer les détracteurs de la religion chrétienne. Tout cela nous transporte à une époque reculée où la controverse était singulièrement vive entre les chrétiens et les juifs, qui se disputaient en Espagne le gouvernement des esprits. « En 1263, dit M. Molinier, Raimond Martin figura au nombre des docteurs qui disputèrent publiquement à Barcelone, en présence du roi Jacme Ier, contre un juif de Gérone, Moïse ben-Nachman. L'année suivante, Raimond était chargé par le même prince d'examiner les livres des rabbins et d'aller dans les synagogues prêcher la vraie foi. Il mourut en 1284, âgé d'environ cinquante ans. Il fut enterré dans le couvent des dominicains de Barcelone. » (Voir Molinier, *Préface*, pag. XXXII.) Toujours d'après M. Molinier, auquel nous sommes redevables de ces curieux renseignements, c'était un savant homme pour son temps que frère Raimond. Il possédait à fond l'hébreu, le chaldéen et l'arabe ; il avait étudié avec une constance vraiment méritoire les livres de la cabale et les écrits des rabbins juifs. Notre *Poignard de la foi*, écrit au treizième siècle, porte tous les caractères des livres de scolastique de cette époque. L'auteur, prétendant battre les juifs par leurs propres armes, ne s'appuie que sur des passages du Talmud. C'est un assemblage de puérilités, de raisonnements baroques et pédantesques.

Voici, du reste, l'analyse que donne M. Molinier du *Pugio*, qu'il paraît posséder fort bien. L'ouvrage se divise en trois parties. La première est uniquement philosophique ; elle traite de certains points obscurs de la métaphysique d'Aristote, et spécialement des rapports du Créateur et des créatures : Pascal ne paraît pas avoir mis cette portion du livre à contribution.

« Les deux autres parties sont consacrées à l'examen des doctrines juives, et l'auteur s'efforce d'y prouver que les ex-

plications des textes bibliques données par les rabbins, aussi bien que ces textes eux-mêmes, se rapportent à Jésus-Christ et ne peuvent se rapporter qu'à lui. C'est là retourner contre l'ennemi ses propres armes; pas plus que Pascal, nous ne pouvons savoir si les citations des auteurs hébreux sont exactes ; tout ce que nous pouvons dire, c'est que les raisonnements des deux parties nous semblent également singuliers. Le système qui y triomphe est naturellement celui de la figure : chaque ligne, chaque mot, bien plus, chaque lettre de la Bible a son sens, suivant les rabbins, et ce sens s'applique à un messie futur ; suivant Raimond Martin, ce messie est déjà venu, et c'est Jésus-Christ... Dans la troisième partie, beaucoup plus mêlée, Raimond Martin s'occupe du péché originel et traite la question de la réprobation des juifs, si difficile à concilier avec certains passages de l'Ecriture ; il réfute leurs attaques contre les croyances chrétiennes et montre comment l'ancienne loi, toute figurative, devait céder la place à la nouvelle, toute réelle. »

Ici on se demande si Pascal a pu réellement profiter d'un ouvrage qui n'était pas même célèbre pendant le moyen âge ? M. Molinier révèle un fait qui coupe court à toute velléité de doute. Le *Pugio fidei* fut publié du vivant de Pascal, à Paris, en 1651, par les soins de Bosquet, évêque de Lodève, et plusieurs autres savants de mérite. M. Molinier paraît également avoir rencontré juste quand il attribue à l'influence du *Pugio* la grande place que la controverse contre les juifs occupe dans les *Pensées*. En effet, du temps de Pascal, l'antagonisme entre les chrétiens et les juifs était bien oublié autour de lui.

En tout cas, nous avons l'explication de ces textes empruntés aux rabbins, dont la présence dans les *Pensées* ne peut avoir manqué de surprendre tout lecteur attentif. On se demandait où donc Pascal, qui n'était pas un érudit, pouvait avoir puisé ces renseignements. Nous savons maintenant que les idées sur le double sens des Ecritures, sur le rôle des *figuratifs*, toutes les fantaisies échafaudées sur les types et sur les allégories sont des réminiscences du *Pugio fidei*. Notre penseur se pro-

posait probablement de faire bien d'autres emprunts à ce livre, puisque dans les fragments où il le cite, comme le remarque M. Molinier, nous trouvons une sorte de liste chronologique des livres et des auteurs de la cabale [1].

C'est également par le *Pugio* que Pascal aura fait connaissance avec les *apocalyptiques*, les *préadamites* et les *millénaires*. Remarquons toutefois que le grand homme se révolte contre toutes ces fantaisies, épaves du judéo-christianisme du premier siècle, qui, après avoir été répudiées par les réformateurs, devaient nous revenir par la voie de l'Angleterre et même de l'Allemagne. Tout cela constitue, sous le titre ambitieux de pain des forts, une nourriture malsaine, débilitant le système, provoquant l'anémie et la fièvre, rendant entièrement sourd et aveugle, quand il s'agirait d'écouter les leçons concluantes de la critique, de l'histoire, pour cultiver une théologie vraiment chrétienne et rationnelle. Pascal qualifie tout simplement d'extravagances les rêveries des judéo-chrétiens, francs, naïfs, réalistes sans vergogne, que dans notre monde religieux, énervé, on traite avec un ménagement extrême, comme si un instinct secret avertissait qu'on en tient trop soi-même pour avoir le droit de crier bien fort contre cette piété matérialiste et romanesque. L'auteur des *Provinciales* échappe en homme d'esprit à toutes ces explications « un peu tirées par les cheveux, » dit-il, auxquelles viennent constamment se prendre, comme les mouches au miel, les adorateurs incorrigibles de la lettre. On lui objecte « que *cette génération ne passera point* jusqu'à ce que tout cela se passe. » — « Sur cela, je dirai qu'après cette génération il viendra une autre génération et toujours successivement. » Etant donné le point de départ radicalement faux, cette explication ne saurait valoir beaucoup moins que

[1] M. Molinier nous apprend que la Bibliothèque nationale contient des manuscrits incomplets du *Pugio*. Il est probable qu'elle possède un exemplaire de l'édition de Bosquet publiée à Paris en 1651. Un étudiant de la faculté de théologie protestante de la capitale aurait peut-être de nouvelles révélations à nous faire en prenant pour sujet de thèse une étude complète de ce livre, en vue de marquer l'influence qu'il a exercée sur Pascal, grâce auquel il revoit le jour dans notre siècle pour passer décidément à la postérité.

tant d'autres faisant les délices de ces hommes éminemment ingénieux qu'on nomme, dans le monde religieux, les exégètes, et primitivement, parmi les gens du siècle, les *cicerones*. Quant à la vraie explication à lui, l'exégèse spirituelle et chrétienne, Pascal semble vouloir la trouver dans une des antiennes des vêpres de Noël : *Exortum est in tenebris lumen rectis corde.* Traduit dans un style libre et prolixe, ce latin-là veut dire : L'homme droit de cœur, sachant ne pas craindre l'Esprit-Saint promis aux fidèles jusqu'à la fin des siècles, peut seul rompre le filet aux mailles serrées dans lequel sont enlacés les judéo-chrétiens, adorateurs de la lettre [1].

Mais nous avons à signaler une autre innovation fort caractéristique de la présente édition. Nous en sommes également redevables au zèle attentif de M. Molinier. « Pour la ponctuation, dit le savant éditeur, nous en avons mis le moins possible, suivant celle du manuscrit là où elle fournit un sens acceptable ; *on remarquera qu'avec notre système le style de Pascal change complètement de caractère ;* de court et bref qu'il était, il devient plus orné, emploie des périodes longues et bien développées, manière d'écrire qui paraît plus naturelle chez un élève de Montaigne, chez un écrivain du XVIIe siècle. » Le lecteur attentif s'apercevra que, partout où la chose a été praticable, nous nous sommes efforcé d'introduire la ponctuation que M. Molinier a lui-même puisée dans les manuscrits originaux. Par contre, nous avons cru que, dans une édition comme la nôtre, qui aspire à n'être que populaire, nullement savante, l'introduction de la réforme dans l'orthographe aurait senti le pédantisme.

On remarquera enfin que le chapitre des *Pensées diverses* est considérablement réduit, grâce à une étude plus attentive qui nous a permis de découvrir la place organique de plusieurs fragments.

Les notes, sensiblement plus nombreuses dans cette seconde édition, montreront que, soit pour les leçons nouvelles du texte, soit pour les renseignements de nature à l'expliquer,

[1] Voir aussi, pag. 587, comment Pascal cherche à échapper aux conséquences de la confusion entre la parole de Dieu et l'Ecriture, qu'il déclare ne pas être enseignée par l'Eglise.

nous avons largement profité des travaux si minutieusement attentifs de M. Molinier.

Notre *Index* s'est également allongé. Dans ces jours d'individualisme, nous nous sommes dit qu'une pensée même de Pascal, si belle soit-elle, ne frappe pas tous les esprits de la même manière. Aussi n'avons-nous pas craint les répétitions inévitables en la prenant par divers côtés pour la faire figurer dans notre *Index*. En agissant ainsi nous avons cru aller au-devant du désir de tel admirateur de Pascal, qui nous a parfois demandé où il pourrait bien trouver le texte exact de telle pensée qui l'avait frappé. Nous espérons donc nous être un peu rapproché du but que nous avons eu constamment en vue : Conserver à la présente édition son caractère édifiant et populaire, tout en la faisant bénéficier des découvertes dues aux travaux des savants.

Puisse-t-elle trouver grâce devant les admirateurs de Pascal et de Vinet, toujours plus rares, paraît-il, s'il fallait en croire les enfants terribles parlant haut et ferme au nom d'un piétisme caduc et racorni, qui, dans ses heures de délire, a pour spécialité de se proclamer victorieux ! Notre première édition a été dédiée à la mémoire bénie d'Alexandre Vinet. Nous ne serons pas habile et pratique, mais simplement téméraire, en dédiant la seconde aux générations nouvelles qui, lassées des stériles querelles des vieilles écoles et des vieux partis, également éloignées d'un libéralisme *areligieux* et d'un piétisme étroit et malsain, sénil et fiévreux, travaillent sérieusement à l'avancement d'une Eglise protestante nouvelle, fondée sur une vie chrétienne renouvelée, émancipée du culte idolâtre de la science du passé et ne redoutant rien des tentatives de celle du jour.

A certains égards, les circonstances du moment devraient provoquer une ambition plus grande. Il semble parfois que l'Evangile va être mis en demeure de conquérir réellement la société moderne, qui paraît vouloir lui échapper officiellement, après ne lui avoir appartenu que d'une manière fictive. Pourquoi donc ne pas dédier cette édition aux spiritualistes chrétiens de toutes les Eglises, appelés à se serrer les uns

contre les autres pour accomplir, en rivalisant de zèle et de charité, cette œuvre de courage, de dévouement, de foi ? Mais le janséniste Pascal devance de trop loin les protestants eux-mêmes pour qu'on puisse espérer de le voir compris par les fidèles de sa propre Eglise. Evitant de tomber dans l'utopie, bornons-nous à dire que les *Pensées* demeurent la grande charte de cet individualisme chrétien qui doit un jour régner dans tous les domaines, si notre vieux monde occidental peut encore compter sur un avenir religieux.

J.-F. ASTIÉ.